

Il s'agirait d'essayer de comprendre vers quels méandres tentait de nous entraîner le cinéma de l'année 1981. Tentait, car, pour la plupart, en tout cas pour l'auteure de ces lignes, c'est loupé. A commencer par le plus décevant, «*Les années lumières*», pourtant d'Alain Tanner, n'ont de lumineux que le nom. Nantie d'un préjugé favorable depuis l'excellent «*Jonas qui aura 25 ans en l'an 2000*», c'est avec une boîte de Kleenex format homme que j'entamais, confiante, les premières trente minutes. J'aurais mieux fait de m'apporter un oreiller, car j'ai ronflé la dernière partie du film. (C'est à dessein que j'emploie le verbe ronfler dans sa forme la plus active.) Je me souviens vaguement d'un grand oiseau méchant, d'un décor de cour de scrap - que des enthousiastes ont qualifié de surréaliste - d'un jeune homme stupéfié et muet d'admiration devant un vieux monsieur bougon, genre vieil ours sauvage. La signification de ces images m'est demeurée sibylline. C'était sans doute très beau, mais je n'ai rien compris. Je recommande toutefois ce film aux insomniaques à qui les Valiums bleus ne font plus d'effet depuis longtemps : roupillon assuré.

Au contraire, «*Garde à vue*» se présente comme un divertissement sans prétention, un suspense rappelant Simenon, avec Michel Serreault, Lino Ventura et Guy Marchand, tous trois, grands acteurs au verbe délié. Des phrases blessantes, parfois, viennent trouer cet inoffensif (apparemment) drame policier: «Ma femme, au contraire des putains, qui donnent beaucoup et ne coûtent pas cher...» Même dans la bouche d'un notaire malheureux en ménage, cette con-

les vues en 1981

RÉTRO- expectatives

damnation haineuse et méchante, d'une évidente gratuité, n'est pas plus tolérable pour autant. Aller aux vues d'un point de vue féministe, c'est mauvais pour le moral, nul pour la détente. Il y a toujours quelque chose qui va de travers.

Puis, parfois, un éblouissement, une jubilation à voir la merveilleuse Meryl Street dans «*The French Lieutenants Woman*». Une amoureuse, sans doute, mais qui n'a

pas que ça à penser et à faire - où les autres trouvent-elles le temps? - que ce soit en héroïne de ce film d'époque ou en actrice qui a une liaison avec l'acteur principal. Il lui fait des yeux de noyé pendant les répétitions, mais elle lui faussera compagnie au party de production. Merveilleuse Meryl, oui, qui refuse des rôles idiots ou mythifiés assignés aux femmes au cinéma. De la trempe des Vanessa Redgrave et

Jane Fonda, elle subjugué spectatrices et spectateurs par une intériorité ardente.

J'avais à mes côtés un juge sévère et intègre pour visionner «*La Chèvre*» avec Pierre Richard et Gérard Depardieu : ma nièce de 10 ans. Son commentaire fut laconique mais résumait assez bien tout ce qu'on peut dire sur ce genre de comédie bouffonne: «Pas pire.» Dans un français plus châtié, je partage entièrement cette opinion. Depardieu est tellement spirituel...!

Notre cinéma national, lui, après la saga des «*Plouffe*», poursuit sa tendance passiste, du moins par deux grosses productions qui devraient voir le jour en 1982: «*Bonheur d'occasion*» et «*Maria Chapdelaine*». On ne va pas se chicaner d'avance avec les réalisateurs qui n'ont pas commencé à tourner, mais je suis remplie de scepticisme quant au choix des sujets. D'ici peu, on apprendra sans étonnement que Denis Héroux travaille sur un scénario original: «*Les anciens Canadiens*». Tout peut arriver, mais une chose est certaine : les émouvants personnages féminins vont encore faire rêver les p'tits Québécois.

Un espoir : le prochain film de Marc-André Forcier est promis pour les semaines à venir. Inutile de vous le cacher: j'ai hâte. En voilà un qui est peu porté sur les régions - parce que nos grands espaces, là, ça commence à un peu faire — qui parle de la ville, des gens qu'on connaît, et des autres qu'on soupçonne. Depuis «*Bar Salon*» et «*L'eau chaude, l'eau frette*», on sait que Forcier n'est pas croque-nature. Il serait plutôt mord-la-vie.

Cinéphiles de tous les goûts, à bientôt.

CHANTAL SAURIOL

